

« Si c'est de l'aube, me dis-je, c'est musique »

Émile Martel, *Pour orchestre et poète seul*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$.

Mireille Cliché, *L'onde et la foudre*, avec trois dessins de Nicole Gauvin, Saint-Hippolyte, le Noroît, coll. « Initiale », n° 15, 1994, 80 p., 10 \$.

Claude Beausoleil, *Le rythme des lieux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 216 p., 10 \$.

Hugues Corriveau

Number 79, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1995). Review of [« Si c'est de l'aube, me dis-je, c'est musique » / Émile Martel, *Pour orchestre et poète seul*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$. / Mireille Cliché, *L'onde et la foudre*, avec trois dessins de Nicole Gauvin, Saint-Hippolyte, le Noroît, coll. « Initiale », n° 15, 1994, 80 p., 10 \$. / Claude Beausoleil, *Le rythme des lieux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 216 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 40–41.

Émile Martel, *Pour orchestre et poète seul*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 72 p., 10 \$.

Mireille Cliche, *L'onde et la foudre*, avec trois dessins de Nicole Gauvin, Saint-Hippolyte, le Noroît, coll. « Initiale », n° 15, 1994, 80 p., 10 \$.

Claude Beausoleil, *Le rythme des lieux*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 216 p., 10 \$.

«Si c'est de l'aube, me dis-je, c'est musique»

Jardin des concerts, onde foudroyée ou villes oraculaires :
ces lieux toujours dans la dynamique des poèmes.

POÉSIE
Hugues Corriveau

«UN COUP DE TON DOIGT sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie», disait Rimbaud au début de son poème « à une raison » dans ses *Illuminations*. C'est bien sous les auspices de ce poète qu'Émile Martel nous convie à écouter sa pièce musicale *Pour orchestre et poète seul*, titre — évocateur s'il en est — qui préside à l'enchantement, qui ouvre la voix sonore à ce méandre précieux des notes. Ces textes, parfois d'une narrativité déconcertante, dont le manque « d'effets poétiques » rend difficile le classement, convoquent pourtant à une certaine mélancolie du style, à une dérive lente du côté de la méditation. Par exemple, comment identifier ce texte-ci ?

Ces gens sont heureux, dirait-on, à cause de la musique : elle les nourrit et elle les berce, elle les soutient individuellement autant qu'elle leur fait partager une solidarité sociale et professionnelle extrêmement appréciée dans la société dont je parle. (p. 44)

Si tout le recueil avait ce ton, on pourrait questionner longtemps la pertinence de son sens poétique ; mais c'est à travers justement des traces aussi narratives, en les traversant, pourrait-on dire, que se dégage plus explicitement le très beau projet d'Émile Martel. Car ce recueil est parfois très beau, du moins il rejoint en moi ce goût des musiques heureuses qui peuvent brasser dans l'air des instruments aimés ou des mots égarés comme des joueurs de violoncelle :

Quand au grand châssis qui ouvre sur la cour de la maison, il révèle des arcades multipliées, des fontaines dont plusieurs ont des vasques avec des nénuphars odoriférants, des petits jardins chargés de soucis et des étangs remplis de lysimaques ; on entendrait alors des musiques d'eau, et quand nous nous y appliquons, nous croyons en fermant les yeux que ce sont des barques qui nous bercent et des échos sur la Tamise qui nous poursuivent. (p. 19)

Le poète a tort de dire que « la lumière et la mélodie de ce jour ne

sont pas mérités » (p. 34), puisque, en ce lieu si précaire des mots, l'affleurement délicat des images surgit en une efflorescence tranquille.

« C'est une musique telle que si j'ouvre les yeux, quelque chose va m'éclabousser, il en restera des marques quand le silence reviendra et je ne saurai expliquer ces étoiles en plein jour » (p. 30), dit-il encore. Bel éclatement des sons quand ils sont de la poésie, quand, au cœur discret des phrases, on entend chanter les ombres. Émile Martel signe ici un texte lyrique de poèmes en prose, confidentiels comme doivent l'être toutes les confidences du cœur, surtout quand, au fond d'un jardin ou par les quatre portes de sa maison ouverte au quatre points cardinaux, il s'agit de convier l'harmonie.

Un recentrement

« Comme s'il fallait venir d'aussi loin / qu'une enfance reconstruite » (« Temps frileux », p. 40), on entre dans le recueil de Mireille Cliche, *L'onde et la foudre*, avec beaucoup de précaution, car ni les protagonistes ni le propos n'y sont très clairement définis, dans cette translation des pronoms « tu », « elle » ou « je » à laquelle s'attardent les textes. « [...] il y a à vivre » en la demeure, juste à l'orée d'une angoisse toujours calculée, malgré « les barreaux d'une cage / transformés en échelle » (« Itinéraire », p. 15) ; il y a à penser qu'on transgresse parfois les craintes et les atavismes, juste à jeter un coup d'œil dans la profondeur du jour, dans ce que l'autre tait, dans ce qui advient des rapports humains. Si Martel ouvrait sa maison aux quatre vents de la musique, nous aurions ici une petite maison tremblée dans la frayeur du bruit. « Je construis mes demeures dans l'air / je me perdrais dans l'une ou l'autre / mais il y a à vivre » (« La magie dans ton sac », p. 28), à vivre l'exacte heure du doute et de la joie, l'exacte certitude de n'y pouvoir rien. Chez l'autre, l'amoureuse présence de l'autre, se dessine tout le paysage d'aimer, comme s'il fallait toujours en revenir au corps pour la survie de la vie même :





*Car dans ton cou
la plus petite des villes
sème son désordre.
Voyages dessinés vers le rocher de l'épaule
goûts cueillis comme au marché.
L'Histoire se tisse
dans les veinules.*
(« Villes », p. 46)

Il s'y trouvera donc la mère, le père aussi. En ces enfances toujours recommencées comme des obsessions, désastre des souvenirs ataviques et des bouleversements du temps, tout perdue, affleure de nouveau quand, dans le texte, l'apprentissage retrouve le chemin de la mémoire :

*Conserve-t-il sur ses genoux
le tatouage de nos agenouillements,
cet homme-là qui s'en va sans bagages
en ouvrant à même ma poitrine
de grandes portes
son dos large projetant la nuit
sur mon visage ?
Ce corps amoureux m'apprenait l'alphabet.
Il se rompait des digues
que je tenais à deux mains.*
(« Silence gris », p. 46)

Et cet entendement du plaisir d'hier et de son inquiétude sous-jacente, ce regard posé dans la dérive pour se réconcilier donnent à ce recueil une intensité prégnante, de celle justement que les œuvres naissantes ont parfois dans leur totale évidence.

L'appel du bruit

Ville, où es-tu, ville ? dit incessamment Beausoleil dont c'est, sans aucun doute, l'obsession première. Obsession qui est en train de gonfler une œuvre à force de vouloir en redonner sur le sujet. Dans le « nouveau » (?) recueil qu'il publie aux Écrits des Forges, *Le rythme des lieux*, une bonne part compte pour une réédition qui n'est en aucun lieu signalée (sauf dans le « du même auteur » pour qui le consulte), soit la moitié exactement du livre, « S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu », paru sous le même titre aux mêmes éditions en 1985. Comptons (ce n'est pas mon habitude de compter — trop de critiques littéraires se rabattent sur la nomenclature des chapitres, des pages, des épigraphes, des lignes par poème, des poèmes par page, pour que cela ne soit vraiment ni neuf ni intéressant), mais voilà, comptons pour une fois : réédition de la page 113 à la page 212 (sur 212 pages, c'est pas mal), sans compter (et pourtant je compte) : « Plus loin dans la matière rêvant comme d'une émeute » de la page 7 à la page 39, alors qu'avait déjà été publié, en 1982, *Dans la matière rêvant comme d'une émeute*, toujours aux mêmes éditions. Mais cela ne serait rien, voyons, je ne suis pas si bête, si ce n'était du relatif silence du livre sur tout cela : mais pourquoi donc l'éditeur n'en dit-il rien, pourquoi sous le prétexte de republier des textes ou une suite (?) dans sa collection internationale, « L'Orange bleue », ne le soulignerait-il pas?

Ce faisant, ce serait peut-être avouer l'origine de tout ce qui a suivi, proposer l'œuvre qui a été écrite par la suite (nouvelle répétition ?)

comme une litanie psalmodiée en canon autour de l'écriture et de la ville et de la pulsion d'écrire et du regard posé rapidement sur le déferlement moderne et sur le-tutti-quantu-du-tout-venant-de-tout-ce-qui-peut-être-accumulé-sur-du-papier. J'ai dit ailleurs qu'aucun livre de Beausoleil ne visait à être parfait, je dirai aujourd'hui qu'il y a peut-être abus à répéter et à répéter et à répéter.

Non, ce livre ne convainc pas de sa nécessité, sinon qu'il y a là le témoignage fascinant de l'impulsion originelle qui mènera à l'œuvre subséquente. Beausoleil offre ici, dans cette relative réédition, la preuve que se forme chez lui un noyau dur de référents, d'obsessions, qu'il y revient sans cesse avec une application obstinée. Nous n'avons pas besoin de ce clou sur le tombeau de la ville et de l'inspiration immédiate et du déferlement des vers et de la non-correction. En 1982, en 1985, cela avait encore (et je l'ai dit ailleurs) une vigueur, une liberté que le moment rendait nécessaire sinon urgente ; mais là, à force d'en rajouter, Beausoleil est en train de se noyer sous l'enflure des livres supposés fastes. Non, nous ne pouvons plus le suivre, hélas, que par moments où, sans doute, soyons francs, quelques fulgurances affleurent :

*des heures et des lectures je note autre chose là au bas
du texte plus elliptique qui pourtant coulait donnait à
lire presque immédiatement sans trop tarder sans trop
ruser avec ces effets que l'on nomme littéraires je
renonce.*
(« Je ne serai pas celui qui traverse ou La solitude américaine », p. 85)

Voilà, c'est dit, c'est désolant, mais c'est un livre qu'il faut croire superflu... peut-être. Mais je reste partagé à cet égard, car c'est dans l'ensemble une œuvre que j'aime, je l'ai assez dit ici même, une œuvre qui dans sa tendance constante au brouillon tient le pari de témoigner de ce qui du vivant s'inscrit, de ce qui de la vie passe à travers les mots de tous les jours, de tous les chagrins comme de toutes les amours. Il faut bien reconnaître qu'en cela Beausoleil reste un poète de la vivacité quotidienne, du témoignage, du bruit comme de la fureur des jours qui passent, dans le vieillissement acharné de ce qui nous déporte.



Mireille Cliche



Claude Beausoleil



imprimerie gagnée Itée

LIVRE

Louiseville, Qc 1-800-567-2154 Télécopieur: 819-228-8390	Montréal, Qc 514-527-8211 Télécopieur: 514-521-4660	Ottawa, Ont. 1-800-268-8211 Télécopieur: 514-521-4660
--	---	---